

ALMA SOKOLIJA

**Sarajevo/Paris :
un voyage à travers l'imaginaire linguistique argotique**

Our intention in this paper is to try to point out some significant dimensions of slang varieties from semiotic and linguistic points of view. Taboo, in its anthropological, sociological and also linguistic aspects, is frequently present in all types of slang. Thus slang remains an expressive level of communication and has to be related to the expressive and impressive functions of language pointed out by Roman Jakobson.

I. Introduction

Nous tenons à préciser que nous allons ici employer le terme *imaginaire* dans un sens plus large que celui de l'ensemble des représentations en rapport avec les attitudes et les comportements des locuteurs (HOUDEBINE 1996, pp. 9-63). Nous désignerons par ce terme l'univers des images métaphoriques reflétant, par l'intermédiaire d'une analyse sémantique, les valeurs symboliques culturelles et/ou sociales que nous voudrions comparer à travers deux argots : celui de Sarajevo et celui de la région parisienne.

Les valeurs symboliques peuvent concerner différents cadres. L'emploi de certaines langues, ainsi que celui de différents registres de langue peut refléter les représentations collectives unilatérales ou réciproques des locuteurs où le culturel et le social s'entremêlent souvent. L'emploi dominant du français par l'aristocratie européenne pendant des siècles est un exemple de l'emploi d'une langue à valeur symbolique. Il reflétait en même temps les représentations positives sur la langue et la culture françaises (conditionnées historiquement) et les autoreprésentations positives de la classe qui l'employait. Ces représentations positives de la langue française ont contribué à enrichir énormément le vocabulaire de la langue anglaise par l'acceptation et

l'adaptation massive d'emprunts au français¹. Même aujourd'hui on trouve des traces de ces représentations chez les anglophones qui, en désirant être distingués et cultivés, utilisent certains mots français avec la prononciation originale. Ainsi, [gB'ra :ž] est ressenti comme plus distingué que ['gæridž] par exemple.

La domination politique et linguistique par le passé de certains pays est aujourd'hui supplantée par le néocolonialisme économique, dans l'époque où la souveraineté des États, du moins des États les plus riches, est officiellement garantie. Qu'en est-il des langues ? La perception négative de l'anglais comme langue barbare et colonisatrice auprès des Français vient de sa valeur symbolique, mais paradoxalement l'anglais reste la première langue étrangère pour les Français. Les raisons pour lesquelles un Européen a des représentations négatives sur d'autres langues (telles que les langues sémitiques ou l'allemand) relèvent d'un autre ordre symbolique lié aux représentations qui ont vu le jour par rapport aux époques de colonisations et aux éventuelles influences culturelles et/ou religieuses. Finalement, la valeur symbolique des langues comme le tamoul ou le peul sur le plan international est minimale, alors que dans les cadres locaux elle se redéfinit par rapport à d'autres langues avoisinantes ou dominées.

On peut se demander quel est le rapport des valeurs symboliques des langues avec les argots, puisque les argots ne sont pas des langues. S'il existe un marché des langues, il y en a aussi un autre, celui des registres d'une langue. Dans cette perspective sociolinguistique, les représentations se reconstruisent hiérarchiquement dans les continuums linguistiques. Les représentations des classes dominantes ont toujours réduit les argots éventuellement à un certain fond lexical, un peu folklorique puisque c'était celui des marginaux. C'est aussi pour cela que l'argotique est amalgamé au vulgaire dans les dictionnaires. L'apparition du français contemporain des cités² (GOUDAILLIER 2003, p. 14) de nos jours, qui fait référence à la compétence unique des jeunes banlieusards,

¹ Nous ne parlons pas ici de l'importation massive de mots français du temps de la conquête normande, de la fin du XI^e au début du XIV^e siècle.

² Le français contemporain des cités (FCC) se réfère aux argots sociologiques parlés principalement dans les cités ; il s'agit d'une langue commune des cités, sorte de koïnè qui pourrait se répandre dans les décennies à venir.

parle en faveur d'une plus grande importance de ce phénomène linguistique, qu'on essaye de marginaliser et d'écarter à l'instar de ses locuteurs.

L'imaginaire dans le sens des « préconstruits », systèmes de représentations, dévoile souvent des représentations réciproques, opposées et négatives. Un banlieusard déteste autant la langue des bourgeois que ceux-ci dévalorisent et minorisent la sienne (SOKOLIJA 2001). On repère facilement les bourgeois qui « friment » avec le verlan puisque le code fait partie intégrante de l'identité sociale. Mais la valeur symbolique positive est associée au dominant qui, de par son rôle dans la hiérarchie, peut faire intérioriser au dominé la valeur symbolique négative de son code. Ainsi, malgré leur révolte, les banlieusards s'autocorrigent et disent qu'ils parlent un mauvais français puisqu'ils n'arrivent pas à se faire comprendre des autres milieux sociaux (alors qu'entre eux ils se comprennent très bien). Une certaine partie de ces jeunes maîtrise les deux codes.

Notre extension du sens de l'imaginaire (l'ensemble des représentations linguistiques) à l'analyse sémantique des métaphores vient du fait qu'il s'agit de phénomènes concomitants. En effet la langue, de par sa morphologie ou son sémantisme, intègre et reflète un *préconstruit*, système de représentations des valeurs symboliques culturelles et sociales. D'une part, les noms de professions sont encore plus ou moins réservés aux hommes, même dans les cultures où les femmes sont moins opprimées et où elles connaissent une certaine émancipation sociale (HOUDEBINE-GRAVAUD 1998, p. 196). D'autre part, l'argotique en évacuant l'affectif est représentatif de tous les stéréotypes et des tabous dans une sorte de mythologie condensée d'une culture, intégrant aussi des valeurs de la hiérarchie sociale. Traiter quelqu'un de *con*, de *pédé* ou de *tante* ne veut pas seulement dire qu'il est bête/méchant, lâche et homosexuel. De par les images métaphoriques utilisées et les valeurs symboliques qu'elles impliquent, ces « synonymes » sont beaucoup plus chargés¹. Nous illustrerons brièvement à travers une analyse contrastive la dimension implicite des systèmes de valeurs en question, qu'il s'agisse des rapports entre les sexes, du rapport au pouvoir,

¹ Ce que nos lecteurs pourront ressentir à travers cette lecture, où même dans un discours analytique et métalinguistique ces images continuent à évoquer quelque chose qui nous touche profondément non seulement parce que le registre vulgaire est tabouisé et codé socialement mais aussi parce qu'il l'est culturellement.

des classes ou des castes, en essayant d'en dégager les universaux et les différences.

II. Le fonds vulgaire des images argotiques

Les gros mots ne sont pas obligatoirement des lexèmes argotiques mais ils sont le plus souvent socialement attribués. Il existe pourtant une polysémie métaphorique chez certains mots qui peuvent avoir un sens argotique et un deuxième sens grossier/argotique, comme par exemple les verbes *tirer* et *taper* qui veulent dire « voler » mais aussi « posséder sexuellement une femme ».

Les implicites sémantiques des rapports entre les sexes reflètent dans les deux cultures les mêmes valeurs opposant le pôle positif au pôle négatif, le laudatif au péjoratif, la supériorité à l'infériorité. *Con* (1^{er} sens « sexe féminin » ; 2^e sens « bête », « méchant ») et *pička* (1^{er} sens « sexe féminin » ; 2^e sens « femme » ; 3^e sens « lâche », « sans caractère ») expriment métaphoriquement différentes valeurs négatives. Le deuxième sens, le sens métaphorique devient prédominant. De même on assimile dans les deux argots le sexe féminin à la stupidité dans le mot *connerie* et son équivalent exact *pizdarija*. En argot de Sarajevo il existe une autre métaphore *pičkin dim* (« la fumée du con ») qui désigne un non-sens, des propos sans valeur. *Avoir des couilles* et sont équivalent exact *imati muda* expriment une valeur positive (« avoir du courage ») attribuée aux hommes. Ces termes sont employés invariablement pour et par les deux sexes dans les deux langues. Cependant la bêtise aussi est désignée par l'image du sexe masculin en argot de Sarajevo : *glup ko kurac* (« bête comme une bite »). Chez certains informateurs français on retrouve également le même équivalent. *Biti ko kurac* de l'argot de Sarajevo (« être comme une bite ») a un autre équivalent négatif : *être naze*. Par ailleurs, le premier sens argotique de *naze* est « atteint d'une maladie vénérienne ».

Parallèlement aux qualificatifs féminins stigmatisés comme négatifs on a intégré dans les deux cultures l'image négative de l'homosexualité. *Peder* (« pédé ») et *pédé/enculé* sont opposés au *mec* ou *frajer*. En argot de Sarajevo les négatifs attribués à la femme et à l'homosexualité sont mis au même rang par la synonymie de *pička* (« con » = « sans caractère ») et *peder* (« pédé » = « sans caractère »). Dans l'expression de l'argot français *une folle*, on trouve jointes deux composantes : le féminin (négatif) et la folie (le tabou) pour

désigner péjorativement un homosexuel. À *un fou*, pour désigner une lesbienne, on préfère une *gouine* dont le 1^{er} sens vieilli veut dire « prostituée », du normand *gou(a)in* « salaud », issu de l'hébreu *goy* « non juif ». L'évolution sémantique du terme par des strates diachroniques cumule les images négatives, explorant différentes dimensions de rapports d'un univers à l'autre.

Le rapport sexuel est nécessairement unidirectionnel où l'homme est l'agent et la femme le patient. Ce machisme dans les deux argots se reflète dans la construction du verbe désignant le rapport sexuel *baiser/jebati* (« posséder sexuellement ») qui demande un objet direct qui ne peut qu'être une femme dans le sens premier. *Elle l'a baisé* ne peut être compris que dans le sens figuré de « tromper ». Il est intéressant de remarquer que le premier sens « posséder sexuellement » donne un deuxième sens potentiellement antonymique : « tromper ».

D'autres métaphores dérivées du sexuel comme *lécher le cul*, dans le sens de flatter quelqu'un, et ses deux équivalents en argot de Sarajevo *lizati guzicu* « lécher les fesses » et *popušiti* (littéralement « fumer », équivalant à *sucer*) sont employées indépendamment du sexe de l'agent et du patient, mais elles fonctionnent dans le cadre imaginaire des rapports hétérosexuels.

Les gros mots peuvent fonctionner comme de simples phatèmes ou des intensificateurs, auquel cas ils peuvent truffer le discours des argotophones. Ainsi, par exemple, *putain* (!) peut vouloir dire « vraiment », « dis donc », « beaucoup », etc. Les deux argots ont la possibilité de nier ironiquement par l'adjonction d'une expression, vulgaire ou non, au début (antéposition) ou à la fin (postposition) d'un énoncé :

Oui, mon cul !	= non !
Jest, moj kurac ! (« Oui, ma bite ! »)	= non !
Il l'a fait, mon œil !	= Il ne l'a pas fait !
Šatro je to uradio ! (« Verlanesque il l'a fait ! »)	= Il ne l'a pas fait !

III. Tabous majeurs

Si les mots grossiers, fonctionnant souvent comme des injures, s'attaquent à des tabous sexuels, les jurons et les injures fonctionnent en relation avec plusieurs tabous : sexuel/scatologique/patriarcal/religieux dans des proportions différentes dans les deux langues. *Putain !* s'attaque au tabou religieux majeur

se référant à la Vierge Marie (ACHARD 1993, pp. 68-69), d'où sa force communicative. En effet, utiliser un gros mot pour une prostituée quelconque, s'il n'y avait pas cette dimension elliptique et implicite, n'aurait rien ou très peu de la vulgarité caractérisant un juron. Son équivalent communicatif en argot de Sarajevo *u pičku materinu!* (« dans la chatte de (ta) mère ! ») s'attaque, par le biais du sexuel, à l'élément crucial des valeurs familiales. Ceci devient plus évident si nous y ajoutons l'exemple de l'injure suprême en argot de Sarajevo (ainsi que dans les argots avoisinants) : *jebem ti mater* (« je baise ta mère »). Ses équivalents communicatifs en argot français seraient : *je t'emmerde!* (le scatologique), *va te faire foutre/mettre!* (le sexuel + le viol ?), *nique ta mère!* (le sexuel + le familial par le complexe d'Œdipe). Le dernier exemple semble plus représentatif des argots des banlieues qui auraient pu absorber un calque de l'argot arabe (dialectal), vu la probable étymologie du verbe *niquer* (toujours catégoriquement niée par les arabophones), qui dévoilerait une certaine importance du tabou œdipien dans cette culture. « Je baise ta mère » à partir du sexuel (le viol) s'attaque à l'élément majeur culturel (la mère – le centre de la cellule familiale) par le biais du complexe œdipien, apparemment très tabouisé, parce que communicativement beaucoup plus insultant pour un homme que pour une femme¹. La confirmation de l'amalgame de ces tabous est l'utilisation du viol comme arme pendant la guerre en Bosnie-Herzégovine. Le tabou sexuel peut intégrer aussi le tabou religieux par *jebem ti boga* (« je baise ton dieu ») avec les variations possibles de religion, car il est encore plus efficace de s'attaquer à la religion (dieu étant, en principe, asexué) et/ou à la nationalité par l'intermédiaire de la mère : *jebem ti mater muslimansku/hrvatsku/srpsku* (« Je baise ta mère musulmane/croate/serbe »)². La pluriethnicité se révèle être une richesse linguistique par ailleurs. Ce qui peut être perçu par un francophone comme une recrudescence de vulgarité en argot de Sarajevo par rapport à

¹ Des variations de cette injure peuvent inclure tous les membres de la famille et elles fonctionnent alors plutôt dans le sens opposé (à une femme on dirait par exemple « je baise ton père » (!) mais jamais « j'encule ton père »), avec moins d'efficacité si elles sont adressées à une femme (complexe d'Œdipe mineur ou plus refoulé) mais avec beaucoup plus si elles le sont par rapport à une femme (mère, sœur, épouse).

² Nous utilisons les catégories et les classifications qui existaient avant la guerre de 1992-1995. Il est possible que les injures aient changé et qu'on injurie maintenant par : « Je baise ton dieu musulman/orthodoxe/catholique » ce qui reste à vérifier.

l'argot français, parle peut-être en faveur d'un plus grand nombre de tabous¹ différents présents dans cette culture.

On trouve une certaine correspondance entre les expressions *sur le nom de ma mère/je te jure/ouallah* qui truffent le discours des banlieusards et *matere mi/ti* (sur ma mère/ta mère) ?/!, qui peuvent vouloir dire « vraiment », « eh bien », « dis donc » ou être simplement des phatèmes révélant encore l'importance des rapports familiaux traditionnels et des valeurs religieuses (cf. le phatème *putain* plus haut).

IV. Dynamique de la créativité argotique

Il existe aussi une autre dimension linguistique qui mérite d'être abordée et qui est liée à l'intensité relative de l'évolution dans la cosmogonie argotique. Si l'étymologie et le premier sens de *con* ou de *foutre* sont peu connus des francophones aujourd'hui, alors que leurs sens métaphoriques sont omniprésents jusqu'à la réduction à une injure presque neutre et à un verbe générique de l'action, à un tel point qu'on peut parler de leur désémantisation (relative à leur fréquence), c'est le contraire qu'on observe dans le cas des termes *baiser* et *chatte* qui connaissent plutôt une resémantisation (devenant des termes communicativement plus forts). Il s'agirait d'un mouvement de va-et-vient entre le premier sens (partie du corps/le caché/le tabouisé) et le sens métaphorique qui garde sa force tant que le premier est présent dans la conscience des locuteurs. En argot de Sarajevo il n'existe que les deux équivalents *jebati* (plutôt « baiser » par sa force communicative) et *pička* (1^{er} sens « sexe féminin » ; 2^e sens « femme » ; 3^e sens « lâche », « sans caractère »). Par contre la structure de la langue permet une dérivation préfixale verbale et *jebati* (« baiser ») a ses dérivés métaphoriques plus ou moins vulgaires : *odjebati* (« partir », « chasser »), *sjebati* (« attrister », « déprimer »), *iz-pre-za-jebati* (« tromper »), *najebati* (« mal finir »), *razjebati* (« foutre en l'air »).

La désémantisation et la resémantisation sont en rapport avec la polysémie et la fréquence de l'emploi, ainsi que par la synonymie avec d'autres termes existants. La désémantisation de *con* (1^{er} sens « sexe féminin ») ou la prédominance de son sens métaphorique est contrebalancée par l'existence

¹ Ou alors ceci parle en faveur d'un refoulement plus important de ces tabous.

d'autres termes (*chatte, moule*) qui supplantent de façon créative le premier sens. *Jebati* n'est pas polysémique, il a donc gardé son sens premier et unique (« baiser »). Pour beaucoup de francophones, certains de ces termes (*con*) ne sont plus du tout considérés comme argotiques.

On peut constater que certains verbes argotiques fréquents sont synonymes dans leur polysémie. *Choper, taper* et *tirer* veulent dire en même temps « voler » et « coucher avec ». Leur équivalent exact en argot de Sarajevo est *maznuti* (probablement d'origine tsigane ; cf. *marave* in FCC). Les verbes qui veulent dire « posséder sexuellement » puisent souvent dans les images de violence corporelle : *se la tuer, troncher* en français ou alors *tucati* (« broyer »), *razvaliti* (« éclater ») en bcs¹.

V. Intensification

Pour exprimer l'intensification positive on retrouve parfois des termes antonymiques dans les deux argots. Quelque chose de très bien devient *mortel* ou *puissant* ou alors *mrak*² (« nuit »/« ombre ») et *pravi* (« vrai »).

Les argots peuvent aussi se servir d'images appartenant à différents champs, et obtenir une intensification par la spécialisation du sens du terme de départ. Ainsi, en argot français, on désigne traditionnellement une femme attractive par le terme *canon* (une arme) et en argot de Sarajevo on le fait par le mot *avion* (« avion »), qui sous-entend le moyen de transport le plus puissant. Pour obtenir une intensification encore plus importante, on peut avoir recours au mot *mlaznjak* (« avion supersonique »). En argot français plus récent, on utilise le terme *bombe* qui a le même équivalent en argot de Sarajevo (*bomba*). En français, on peut l'intensifier par l'adjonction de l'adjectif *atomique* (*bombe atomique*).

¹ Le sigle bcs est l'abréviation pour bosniaque/croate/serbe, terme-convention utilisé par les linguistes de Bosnie-Herzégovine à la place du terme serbo-croate qui devient anachronique en Bosnie-Herzégovine, alors qu'en France on tient à cet anachronisme, probablement à cause de l'absence de linguistes français sur le terrain.

² Il s'agit d'un nom qui change de catégorie (un des procédés argotiques) et acquiert une fonction adjectivale ou adverbiale.

VI. Le « bestiaire » argotique

Les argots utilisent souvent des métaphores animalières et ici la perception peut varier en fonction des langues. Une femme attractive en argot de Sarajevo se dit aussi *riba* (« poisson ») ou *mačka* (« chatte »)¹. Dans le dernier exemple, l'argot français a puisé dans un féminin marqué pour désigner le sexe féminin. La métaphore *riba* (« poisson ») engendre deux autres métaphores liées : *upecati* (« attraper à la pêche ») pour dire « réussir à séduire » et *trzati* (« mordre à l'hameçon ») veut dire « réagir positivement aux avances ». Les deux argots utilisent le mot *poule/koka* pour désigner une femme plutôt dans un sens positif.

Pour désigner péjorativement une femme en argot de Sarajevo on utilise : *kobila* (« jument »), *krava* (« vache ») et *koza* (« chèvre »). La *vache* est, en argot français, réservé aux policiers et aux méchants. Les équivalents péjoratifs de la femme en argot français sont : *bourrin*, *chienne*, *chèvre*. L'argot de Sarajevo se sert aussi de métaphores animalières pour désigner péjorativement un homme : *konj* (« cheval »), *slon* (« éléphant »), *žohar* (« cafard »). Les termes *miš* (« souris ») pour désigner quelqu'un de « lâche et sans caractère » et *zec* (« lapin »)² dans le sens de « lâche » sont utilisés pour les deux sexes. Les termes laudatifs en argot de Sarajevo proviennent d'un tout autre champ, conformément aux valeurs charismatiques de la mythologie argotique, comme nous le verrons plus loin. La métaphore *poulet* utilisée pour désigner le policier, ainsi que les autres termes appartenant à la même famille animale (*perdreau*, *poulaille*, *hirondelle*), n'ont pas d'équivalent métaphorique en argot de Sarajevo.

VII. Le situationnel et les divergences

Étant donné la critique que suscitait le régime en Bosnie-Herzégovine pendant la période communiste, on relève la transgression du tabou idéologique dans l'expression de *ljevi* (littéralement « gauche ») qui a ses équivalents dans les termes *plouc*, *bidon*, *nul*.

¹ Féminins non marqués dans la langue d'origine.

² *Le lapin* a une toute autre signification en argot français dans l'expression *chaud lapin*.

La notion de frontière est toujours restée importante. Quoique les habitants de l'ex-Yougoslavie, ainsi que ceux de Bosnie-Herzégovine aujourd'hui aient toujours pu sortir des frontières de leur pays, des pays étrangers (surtout des pays occidentaux) leur restaient le plus souvent inaccessibles, d'abord pour des raisons financières et ensuite par l'introduction de mesures par les pays occidentaux visant à se protéger de l'immigration. C'est ainsi qu'on retrouve plusieurs synonymes argotiques pour la notion de frontière en argot de Sarajevo, qui n'ont pas d'équivalent en argot français : *cрта* (« ligne »), *štrafta* (« ligne », emprunt), *čiza* (« ligne », emprunt), *grana* (« branche », jeu de mots sur *granica* « frontière »).

Komunjara, suffixation péjorative du mot *komunista* (« communiste »), apocopé, désignait autrefois péjorativement un communiste corrompu et désigne aujourd'hui encore péjorativement un ex-communiste qui s'est converti en fonction des nouveaux mouvements politiques.

L'argot français possède d'autre part des notions comme *beur* ou *bled*, inconnus de l'argot de Sarajevo étant donné l'absence de l'immigration. Le situationnel peut encore générer d'autres métaphores argotiques comme ce fut le cas pendant la guerre en Bosnie-Herzégovine. *Smrad* (« mauvaise odeur ») pendant la guerre désignait les Sarajeviens partis en exil à cause et/ou par peur de la guerre ou, plus génériquement, les lâches et les traîtres intérieurs. Après la guerre un glissement sémantique a réduit ce terme tout simplement au sens de « con ».

VIII. Ouverture du système linguistique

Partie dynamique et vivante des langues, les argots, parce qu'ils ne sont pas soumis à la norme prescriptive, sont plus ouverts aux changements créatifs et aux influences, aux emprunts et aux régionalismes. D'où la tolérance pour les anglicismes (*bitch*) ou les tsiganismes (*minch*), ou encore la résurgence des turcismes et des germanismes réduits par la norme au parler local en argot de Sarajevo (*fora* < all. *vor*, « grosse légume », *gulanfer* < ar. *gulam*, « jeune homme » + pers. *bare*, « amant » > « voyou/frimeur »).

Les argots, les sociolectes des marginalisés, possèdent aussi leurs propres valeurs mythiques. La solidarité (esprit collectif inconnu à l'esprit individualiste de réussite des classes supérieures) et le courage y sont idolâtrés et confèrent un

caractère charismatique aux individus les plus représentatifs qui deviennent les chefs. Ainsi on a d'une part un *auch* (en français contemporain des cités), un *caïd* (vieil argot), d'autre part leurs équivalents relatifs : *hadžija* (littéral « celui qui a fait le hadj ¹ »), *car* (« tzar »), *bog* (« dieu »), *kralj* (« roi »). Ces derniers introduisent les dimensions religieuses et anticommunistes tabouisées.

On trouve leurs antonymes en *con*, *bouffon* ou alors *miš* (« souris »). Les valeurs intrinsèques peuvent aussi être reconsidérées : la *racaille* – au départ désignant la populace méprisable – sert aujourd'hui à l'autodésignation des banlieusards. *Raja* (étymologiquement, les vassaux dans l'empire ottoman) est très polysémique : 1^{er} sens : « gens » ; 2^e sens : « amis » ; 3^e sens adjectival : « amical et solidaire » ; 4^e sens : « bande », « gang ».

IX. Tabouisation et détabouisation

L'argot peut avoir une fonction de tabouisation euphémistique pour les catégories qui provoquent des angoisses existentielles profondes, comme la mort (naturelle ou violente) ou la folie. *Mourir* en argot français peut avoir ses synonymes périphrastiques et humoristiques : *avalier son extrait de naissance*, *casser sa pipe*, *bouffer les pissenlits par la racine* ou plus rarement *remercier son boucher*, *sortir les pieds devant*, *se faire faire un costume en bois*. Un fou est quelqu'un qui *a un grain* ou *une araignée au plafond*. En argot de Sarajevo on dirait *imati dasku manje* (« avoir une planche de moins ») ou *nemati sve čiste* (« ne pas avoir toutes ses (idées) propres »). Les ex-prisonniers exploitent aussi cette dimension humoristique en désignant la prison comme la *maison de campagne/de repos/de vacances*. Tuer peut devenir *descendre* (« mettre au sol ») ou alors *skinuti* (« déshabiller »).

L'argot des tranchées de 1914 avait en quelque sorte fonction de talisman, ce que suggère l'expression d'Alfredo Nicéforo, « l'argot magique ». Par peur de dénommer les choses par leur vrai nom, cet argot devenait un discours ritualisé qui consistait à éviter de dénommer la mort, les blessures, les armes. Il avait un rôle protecteur en trivialisant les choses dangereuses parce que la banalisation du nom des armes réduit la présence du danger. On a retrouvé le même

¹ Le *hadj* est le pèlerinage à la Mecque.

phénomène pendant la guerre en Bosnie-Herzégovine, où les soldats au front utilisaient le terme *odraditi* (« faire ») pour dire « tuer », « détruire ».

La nature de cette guerre et le siège de la ville de Sarajevo qui a duré plus de trois ans a produit aussi un argot des civils encerclés. Leur argot avait un sémantisme inverse à celui des soldats au front. Les cigarettes y deviennent les « munitions » (*municija*), les bières – les « obus » (*granante*). *Ispaljen* (« lancé ») désignait celui qui réussissait à sortir de la ville encerclée. Mais *ispaliti se* (« se lancer ») devient aussi le verbe générique pour le mouvement. On pouvait « se lancer » (*ispaliti se*) jusqu'au café du coin (« y aller ») ou « se lancer » de quelque part (« sortir »). Celui qui s'écroulait nerveusement était « tiré/explosé » (*puko*) du verbe *puknuti*, généralement utilisé pour les armes.

Les expressions argotiques peuvent venir des mêmes champs sémantiques sans que ce soient pour autant des calques (*herbe/trava*). L'argot de l'armée française désignait par *grosses légumes* les officiers supérieurs et par *petites légumes*, les soldats ordinaires. La *grosse légume* a survécu en désignant quelqu'un d'important, d'influent. L'un des équivalents de *grosse légume* en argot de Sarajevo est *krupna zvjerka* (« grosse bête ») et les gens insignifiants/sans influence sont désigné comme *sitna buranija* (« petit haricots verts »).

À côté d'une concentration des tabous dans les argots, on peut aussi y constater une autre dimension, celle de la détabouisation. Ainsi le *délire* (la folie) obtient des valeurs positives et en argot français et en argot de Sarajevo : *ludilo* (« délire »), *ludinica* (« maison des fous »). *Dingue* peut désigner quelqu'un de fou mais dans certains contextes *c'est dingue* veut dire « c'est bien/super »¹. *Otkaćen* (littéralement « défoncé », « décroché ») peut en argot de Sarajevo désigner quelqu'un de fou mais aussi quelqu'un d'extraordinaire, de non conventionnel, rigolo. Il en est de même avec les termes *délirer* et *délire* (adj.) en FCC.

X. Conclusion

À travers cette petite analyse des métaphores argotiques, plusieurs cas de figures ont pu être observés :

¹ Le film *Les visiteurs* a énormément exploité ce terme dans sa version désémantisée et phatique.

- 1) équivalence absolue qui sous-entend l'existence des mêmes notions avec une correspondance des images (*connerie/pizdarija, pédé/peder*) qui implique le même système de valeurs sous-jacent ;
- 2) équivalence relative qui implique l'existence des mêmes catégories communicatives mais à travers différentes images et systèmes de valeurs (*putain/u pičku materinu !*) ;
- 3) zéro équivalence/divergence dans les cas où la différence des situations a conditionné l'existence de notions non partagées (*bled*, les exemples de la guerre de Sarajevo).

Il faudrait aussi tenir compte du fait que l'argotique et le marginal sont relatifs selon les sociétés, les cultures et les situations mais qu'on peut en principe y trouver des universaux, sans quoi il n'y aurait pas d'équivalences ni de traductions possibles pour ce code qui sert parfois d'arme verbale, d'évacuation de l'affectif.

L'importance de l'étude des argots peut se justifier de la façon suivante : la compétence argotique, même si elle est refoulée dans les classes supérieures et souvent chez les femmes en présence des hommes (réduite au décodage et à la compétence passive), représente une dimension communicative importante. En effet, elle dévoile toute une dimension symbolique des langues et des cultures, même si elle est réduite à la subculture, la culture des marginalisés, qui joue avec les tabous des sociétés en les rendant parfois plus explicites.

ALMA SOKOLIJA

Université René Descartes – Paris 5 (PAVI)

Université de Sarajevo

Courriel : alma.sokolija@club-internet.fr

Références

ACHARD Pierre, 1993, Interview dans *L'événement du jeudi* n° 457, pp. 68-69.

CALVET Louis-Jean, 1993, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot.

GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2003, *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose.

GUIRAUD Pierre, 1973, *L'argot*, Paris, PUF, (« Que sais-je ? », n° 700) (1^{re} éd. 1956).

GUIRAUD Pierre, 1975, *Les gros mots*, Paris, PUF (« Que sais-je ? », n° 1598).

GUIRAUD Pierre, 1979, *Les jeux de mots*, Paris, PUF, (« Que sais-je ? », n° 656).

GUIRAUD Pierre, 1979, *Dictionnaire érotique*, Paris, Payot.

HALLIDAY Michael Alexander Kirkwood, 1978, *Language as social semiotic, The social interpretation of language and meaning*, Edward Arnold, London.

HOUDEBINE Anne-Marie, 1996, L'imaginaire linguistique et son analyse, *Travaux de linguistique : Imaginaire linguistique*, sous la direction d'Anne-Marie Houdebine, Mai 1996, n° 7, Université d'Angers, pp. 9-63.

HOUDEBINE-GRAVAUD Anne-Marie, 1998, *La féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan.